

Participation personnelle au synode

Jacques Teissier, prêtre – janvier 2022

La place des femmes

Pour une Église synodale

Parler la "langue" de notre époque

Les attentes des jeunes et des jeunes prêtres

La place des femmes

Depuis quelques mois, je suis assez surpris de découvrir chez des femmes de plus de 60 ans, que je connais pourtant depuis longtemps et qui sont bien insérées dans l'Église, un fort ressentiment envers l'Église à propos de la place que... n'y tiennent pas les femmes !

Chez les mêmes, mais de moins de 50 ans, c'est différent. Elles prennent dans l'Église ce qui les intéresse et se désintéressent du reste. Pas de ressentiment.

Seule une petite frange « tradi », de tous âges, ne partage pas ces sentiments.

En ce qui concerne les femmes, toutes générations confondues celles qui ne se sentent pas partie prenante de l'Église la perçoivent comme rétrograde, dépassée.

Ayant été 5 ans aumônier national de la JICF, j'ai subi -indirectement !- la condition féminine. La sensibilité et l'expérience féminine n'étaient presque pas « entendues » et encore moins prises en compte. Dans son gouvernement, au sens le plus large du mot, l'Église est réellement très très masculine. Collectivement, les hommes que nous sommes ne s'en rendent pas vraiment compte.

Sous la pression des changements culturels de notre société, non sans tensions, protestants, anglicans, juifs, musulmans ont ouvert ou commencent à ouvrir la porte aux femmes pasteur, prêtre, rabbin, imam. L'Église catholique semble bloquée à la traîne...

Il va nous falloir réexaminer sérieusement la question de l'ordination des femmes... Notre tradition d'ordonnés uniquement masculins est-elle une simple question culturelle ? Ou bien une vraie question de principe ? La commission biblique internationale créée par Paul VI avait conclu que, d'après l'Écriture, on ne pouvait pas trancher entre les deux ; Jean-Paul II s'est prononcé personnellement pour le principe, mais cela n'a pas clos les discussions.

Je pense personnellement que le vécu actuel des femmes pourrait bien être un « signe des temps »... Merci aux évangélistes (60-100) d'avoir "retrouvé" les femmes au tombeau de Jésus, que la tradition reçue par saint Paul (55/56, 1Co15) avait déjà gommées...

Pour une Église synodale

Nous vivons, dans le meilleur des cas, sous un régime monarchique tempéré par des « Conseils » : cela ne suffit pas à faire une Église "synodale". Il faudrait qu'au moins certains de ces Conseils deviennent aussi délibératifs :

- Étant de règle la recherche d'une unanimité par le dialogue, comme aux origines pour la circoncision, ainsi qu'au concile Vatican II.
- Restant toujours sauve la possibilité, pour le ministre ordonné (évêque, pape, curé...), de ne pas suivre une majorité s'il y voit un enjeu de fidélité à la « doctrine de la foi ».

Ce serait évidemment à mettre en œuvre avec prudence. Une conversion collective des cœurs/ mentalités et des manières de faire ne peut pas seulement se décréter !

Parler la "langue" de notre époque

Nos contemporains sont très largement indifférents au discours classique de l'Église, qu'ils perçoivent généralement comme une "langue de bois" ennuyeuse, morte. Notre époque n'entend plus les disciples de Jésus exprimer « les merveilles de Dieu » « dans sa langue maternelle » (cf. Ac 2.8,11). Nous avons besoin d'actualiser la surprenante expérience de la Pentecôte.

Si nous nous contentons de répéter la « doctrine de la foi », notre parole ne dit pas grand chose. Je résume le problème ainsi : « Si tu te contentes de dire que Jésus est ressuscité, tu sais ce que pensent les gens ?... Non ?... C'est très simple. Ils pensent : 'Jésus est ressuscité ? Eh bien on est contents pour lui !' »

Notre foi n'est pas une sorte de philosophie gravée dans le marbre, qu'il suffirait de recevoir et de transmettre. La révélation que nous accueillons a émergé peu à peu à travers l'expérience humaine et spirituelle du peuple d'Israël, tout au long des péripéties d'une longue histoire tourmentée, née avec Abraham et Moïse pour finalement culminer en Jésus, le Christ, cet homme mort et ressuscité pour nous. Ils s'agit d'un long événement historique, interprété pas à pas par ceux qui l'ont vécu, puis par leurs successeurs de siècle en siècle. Chaque époque, chaque culture, a ainsi besoin de s'approprier selon sa propre mentalité ce que signifie pour elle l'événement Jésus-Christ dans les situations et les questionnements qui sont les siens. De ce point de vue, il ne nous suffit pas de répéter les interprétations du passé ; même s'il reste important de comprendre les interprétations et les démarches déjà faites par nos prédécesseurs, afin d'en enrichir les nôtres.

La Tradition, avec un grand T est la transmission de cet événement Jésus-Christ "vécu", afin que, de génération en génération, il puisse être reçu, faire sens et être "vécu".

Je pense qu'aujourd'hui, en raison de notre responsabilité propre de ministres ordonnés, nous avons le devoir impératif –mais sans exclusive !- de **revenir puiser à l'expérience source** du christianisme, et de chercher par quel biais nous pouvons la rendre signifiante pour nos contemporains. Et je peux attester que c'est passionnant.

E*****

Les attentes des jeunes et des jeunes prêtres

Je crois que, dans notre société, les nouvelles générations n'ont plus guère de références. Elles semblent avoir besoin d'affirmation identitaire, de spiritualité, d'appartenance. À ces titres, elles attendent de nous, les "vieux chrétiens", que nous disions fermement à quoi croire (dogmatique) et sur quoi s'appuyer pour mener sa vie (= ce qui est fiable... ce qui nous conduit nous-mêmes...), que nous proposons de vrais moments d'intériorité (en particulier dans la liturgie), que nous invitons à participer à des groupes chaleureux.

Qu'il s'agisse de jeunes en lien avec l'Église ou non, notre Église ne le propose pas beaucoup. Les lieux qui répondent, semble-t-il, le mieux à cette triple attente sont le plus souvent ceux qui adoptent une forme "tradi" ... au risque de survaloriser le religieux "sacral" qui a coûté si cher à Jésus.

Nous avons tendance à nous lamenter et à les critiquer. Mais l'amour évangélique n'est pas conditionnel ! Ne vaudrait-il pas mieux prendre au sérieux leurs attentes et essayer d'y répondre ? Par exemple :

- en témoignant de ce que nous croyons et qui nous fait vivre, plutôt que de les encombrer de nos doutes, de nos hésitations ou de nos regrets devant les lenteurs d'une évolution de l'Église ;
- en proposant des espaces, en particulier liturgiques, offrant une densité, une beauté, une parole (en particulier homilétique) travaillée, et aussi du silence ;
- des expériences de fraternité, d'échange, de dialogue où ils soient d'abord reconnus tels qu'ils sont.

Toutes choses qui ne nous interdisent nullement de proposer du sens (et non du rite pour le rite).

Une grande difficulté est la perte totale, à leurs yeux, de l'autorité de l'expérience (ou de l'âge) et leur certitude inentamable de détenir la vérité, accompagnée de la conviction que les chrétiens conciliaires ne sont que des espèces de gauchistes habités d'erreurs. La preuve étant qu'ils n'ont réussi qu'à vider les églises !

Ce qui complique les choses est que, dans cette sensibilité, on aime affirmer "la gloire de Dieu" – d'où l'or, l'encens et les luxueux vêtements liturgiques, tellement prisés -, alors que notre génération a appris et aimé l'humilité de Celui qui s'est fait homme tout comme nous...

Maurice VIDAL : L'ÉGLISE

CIME 8 janvier 2022

L'Église « peuple de Dieu »

et la question de sa fidélité dans le temps à l'événement Jésus-Christ

Pour parler de l'Église, Vatican II a employé l'expression de « Peuple de Dieu », une image qui a rencontré un grand succès. Toutefois, comme toutes les images, elle suggère quelque chose mais elle ne dit pas tout. C'est ainsi que l'Église n'est pas « peuple de Dieu » tout à fait au même sens qu'Israël.

Israël est un peuple de l'histoire, semblable à tous les autres peuples de l'histoire. Mais vu que ce peuple est formé par la Loi de Moïse, on l'appelle Peuple de Dieu. C'est simple.

L'Église, elle, n'est pas un peuple en ce sens-là : elle est universelle. Le jour de la Pentecôte, des pèlerins de tous pays et cultures entendent tous "les merveilles de Dieu", "chacun dans sa langue maternelle" (cf. Actes 2.1-12) : l'Église rassemble en son sein des humains qui appartiennent à tous les peuples de toutes les cultures, et ils gardent ces appartenances humaines en devenant chrétiens. Comment donc l'image de "Peuple "peut-elle encore convenir à l'Église, elle aussi ?

C'est que cette Église, certes formée d'un ensemble d'humains très divers, a une unité : une unité créée par l'adhésion à une même foi/confiance en Jésus, le Christ. À la source, cette foi commune est celle des disciples de Jésus et de la première génération chrétienne, sous l'autorité des Apôtres ; son contenu est ce qu'on a appelé classiquement "la doctrine de la foi", déjà énergiquement ébauchée, dès l'année 55/56, par saint Paul lui-même, dans sa première lettre aux Corinthiens : « *Je vous rappelle, frères, la Bonne Nouvelle que je vous ai annoncée ; cet Évangile, vous l'avez reçu ; c'est en lui que vous tenez bon, c'est par lui que vous serez sauvés si vous le gardez tel que je vous l'ai annoncé ; autrement, c'est pour rien que vous êtes devenus croyants.* ». En quoi consiste cet "Évangile" ? « *Avant tout, je vous ai transmis ceci, que j'ai moi-même reçu : le Christ est mort pour nos péchés conformément aux Écritures, et il fut mis au tombeau ; il est ressuscité le troisième jour conformément aux Écritures, il est apparu à Pierre, puis aux Douze...* » (1Co 15.1-5).

Vous remarquerez que ce germe de doctrine de la foi entrecroise des faits historiques (l'existence de Jésus... sa mort... sa mise au tombeau...), des interprétations, des lectures, de ces faits (pour nos péchés... conformément aux Écritures...), ainsi que des faits métahistoriques c'est-à-dire au-delà de l'histoire (il est ressuscité... il est apparu... : ce sont des manifestations dans notre monde d'une réalité qui, en elle-même, n'appartient pas à notre monde).

Dès les alentours de l'an 100, une formulation schématique de la doctrine de la foi, ensuite enrichie et mise au point tout au long des II^e, III^e et IV^e siècles, deviendra finalement notre *Credo*. Ainsi rassemblée en peuple uni par la doctrine de la foi, l'Église peut, à juste titre, être qualifiée, elle aussi, de "Peuple", mais en un sens un peu particulier par rapport à Israël. Bien sûr, ce peuple peut facilement être qualifié de Peuple "de Dieu".

Toutefois, attention. Bien que schématisée dans un *Credo*, cette "doctrine de la foi" n'est pas une sorte de philosophie de vie formulée, puis précisée, une fois pour toutes, qu'il suffirait de recevoir et de connaître, puis de répéter comme des perroquets, et enfin de transmettre. Il s'agit de l'accueil d'une révélation qui émerge peu à peu à travers l'expérience humaine et spirituelle du peuple d'Israël, tout au long des péripéties d'une longue histoire, née avec Abraham et Moïse pour finalement culminer en Jésus, le Christ, cet homme mort et ressuscité pour nous.

La "doctrine de la foi" naît de cet événement historique ; ceux qui l'ont vécu l'ont interprété au fur et à mesure, et leurs successeurs de même. Et cela dès les origines : témoin le passage de la culture sémitique traditionnelle du monde biblique, à la culture grecque. Le nouveau testament n'est-il pas écrit en grec ?... Chaque époque, chaque culture, a besoin de s'approprier et de se reformuler, dans sa propre mentalité, dans les situations ou les questionnements qui sont les siens, ce que signifie pour elle l'événement Jésus-Christ, longuement préparé en Israël. C'est ce qu'on appelle la Tradition, avec un grand 'T'. C'est-à-dire la transmission de cet événement Jésus-Christ avec de son histoire, afin qu'il puisse être reçu et faire sens, être assimilé et vécu, de génération en génération.

Les cultures ne cessant pas de bouger, de se transformer, et de s'interpénétrer, rester fidèle, de siècle en siècle, à cet événement source et à son sens profond demande une réinterprétation continuelle. Surtout dans les moments de mutation culturelle, ou de découverte de cultures ignorées

jusqu'à là. Déjà, au premier siècle, n'y a-t-il pas quatre évangiles, avec chacun sa tonalité selon le milieu où il a été écrit ? Cette réinterprétation ne peut pas aller de soi ! On le voit bien dans le foisonnement des interprétations des cinq premiers siècles et dans les querelles qui s'en sont suivies.

C'est ainsi qu'une fidélité vivante à la « doctrine de la foi » est forcément précaire (*ce qui s'obtient par la prière : prex, precis*). Elle demande une vigilance afin que : d'une part, elle ne soit pas dénaturée ; et d'autre part, qu'elle reste signifiante. C'est la délicate et importante tâche des ministres ordonnés : les évêques, ces "veilleurs", et leurs collaborateurs, les prêtres.

Mais il est assez facile de voir que lorsque la tête de ces responsables - évêques, papes, curés... - chargés de la fidélité à la foi des Apôtres enfile au point de mettre en œuvre un pouvoir sacralisé de type monarchique, et qu'en plus le peuple chrétien lui-même les sacralise, cela engendre le cléricisme et l'autoritarisme... si vigoureusement pointés par le pape François et par la commission Sauvé.

Une Église constitutivement synodale

Il ne nous faut jamais oublier que le cléricisme et l'autoritarisme du clergé ont leur source dans quelque chose qui tient au christianisme lui-même, mais "quelque chose" qui s'est déformé. Cela évite de jeter le bébé avec l'eau du bain ! Comme on le sait, quand le meilleur déraile, il devient le pire, qu'il s'agisse de personnes ou de groupes, et en quelque domaine que ce soit.

Voilà pourquoi une Église monarchique du pouvoir "absolu", calquée sur nos anciennes sociétés monarchiques, n'est pas concevable... bien que notre Église catholique romaine et latine ait pas mal dérivé en ce sens. Voilà pourquoi il faudrait en dire autant d'une Église démocratique, calquée sur nos sociétés occidentales dirigées par une majorité. Les ministres ordonnés sont d'abord des baptisés comme les autres. Ils ont certes reçu une responsabilité particulière majeure ; mais c'est d'abord à l'ensemble des baptisés que la doctrine de la foi est confiée. Ils ne sont propriétaires ni de la doctrine de la foi, ni du maintien de la fidélité.

Aussi le mode de gouvernement de l'Église est-il la synodalité, c'est-à-dire la délibération ensemble, en recherchant le plus possible l'impossible unanimité, comme dans les conciles. La synodalité, et pas seulement la gouvernance par un chef, serait-ce un chef entouré de simples Conseils...

comme c'est le cas actuellement. Nous avons besoin de Conseils délibératifs, pas seulement consultatifs ; mais sans oublier que, parfois –parfois, et non pas habituellement !-, un ministre ordonné doit ne pas suivre une majorité, au nom d'une fidélité à l'Évangile, à la fameuse doctrine de la foi.

Je vous illustre cette synodalité, absolument constitutive depuis les origines de l'Église, avec deux exemples pris, justement, aux origines. Plutôt que des explications générales, ce sera concret. Une « leçon de choses », en quelque sorte ; c'est plus riche qu'une simple idée !.

Il se trouve que des païens, séduits par la foi chrétienne, voulaient se faire baptiser. Les tout-premiers chrétiens, tous d'origine juive, se considéraient comme un simple courant spirituel du judaïsme : pour devenir disciples de Jésus, les païens devaient donc, de toute évidence, devenir Juifs et se faire circoncire. Jésus n'ayant laissé aucune consigne sur ce genre de situation, pas de problème, semble-t-il.

Or, vers l'an 35, sur le chemin de Damas, Paul avait vécu une expérience particulière qui allait à l'encontre de l'évidence. Sa fidélité ombrageuse et militante à la Loi de Moïse ne l'avait pas empêché de passer à côté de l'aujourd'hui de Dieu : « *Je suis Jésus, celui que tu persécutes* » (Ac 9.5). Alors, pourquoi imposer à des païens un rite qui, du coup, n'était plus primordial ? Placer sa confiance en Jésus-Christ était désormais la seule chose indispensable.

De son côté, à la même époque (entre 34 et 38 ?), Pierre avait été stupéfait, qu'un païen, le centurion romain Corneille, basé à Césarée au bord de la Méditerranée, ait reçu un grand coup de Saint-Esprit « *tout comme nous.* » (Ac 10.47). Et il l'avait baptisé, ainsi que sa famille.

Tout cela faisait de gros remous dans les communautés chrétiennes...

Le contexte étant donné, voici d'abord le récit des Actes des Apôtres. Il est possible qu'il amalgame deux événements, ou deux récits du même événement ; mais ce n'est pas grave. Tel qu'il est, ce récit fait bien sentir le climat de l'époque, et la manière dont on y a répondu en Église : c'est ce qui nous intéresse :

« *Des gens* [non nommés...], *venus de Judée* [comprendre : de Jérusalem !] *à Antioche* [l'actuelle Antakya, au nord-ouest de la Syrie antique, mais actuellement située en Turquie], *enseignaient les frères en disant* : « *Si vous n'acceptez pas la circoncision selon la coutume qui vient de Moïse, vous ne pouvez pas être*

sauvés. » Cela provoqua un affrontement ainsi qu'une vive discussion engagée par Paul et Barnabé contre ces gens-là. Alors on décida que Paul et Barnabé, avec quelques autres frères, monteraient à Jérusalem auprès des Apôtres et des Anciens [tiens ! une Église synodale, comme la synagogue...] pour discuter de cette question (...) À leur arrivée à Jérusalem, ils furent accueillis par l'Église, les Apôtres et les Anciens, et ils rapportèrent tout ce que Dieu avait fait avec eux. Alors quelques membres du groupe des pharisiens qui étaient devenus croyants intervinrent pour dire qu'il fallait circoncire les païens et leur ordonner d'observer la loi de Moïse. Les Apôtres et les Anciens se réunirent pour examiner cette affaire. Comme cela provoquait une intense discussion, Pierre se leva et leur dit : « Frères, vous savez bien comment Dieu, dans les premiers temps, a manifesté son choix parmi vous : c'est par ma bouche que les païens ont entendu la parole de l'Évangile et sont venus à la foi. Dieu, qui connaît les cœurs, leur a rendu témoignage en leur donnant l'Esprit saint tout comme à nous ; sans faire aucune distinction entre eux et nous, il a purifié leurs cœurs par la foi. Maintenant, pourquoi donc mettez-vous Dieu à l'épreuve en plaçant sur la nuque des disciples un joug [= la Loi de Moïse] que nos pères et nous-mêmes n'avons pas eu la force de porter ? Oui, nous le croyons, c'est par la grâce du Seigneur Jésus que nous sommes sauvés, de la même manière qu'eux. » Toute la multitude garda le silence, puis on écouta Barnabé et Paul exposer tous les signes et les prodiges que Dieu avait accomplis grâce à eux parmi les nations. Quand ils eurent terminé, Jacques [le "frère du Seigneur", très "judaisant" ; martyrisé en 60/62] prit la parole et dit : « Frères, écoutez-moi. Simon-Pierre vous a exposé comment, dès le début, Dieu est intervenu pour prendre parmi les nations un peuple [= tiens ! un peuple...] qui soit à son nom. Les paroles des prophètes s'accordent avec cela (...) Dès lors, moi, j'estime qu'il ne faut pas tracasser ceux qui, venant des nations, se tournent vers Dieu, mais écrivons-leur de s'abstenir des souillures des idoles, des unions illégitimes, de la viande non saignée et du sang. » (...) Alors les Apôtres et les Anciens décidèrent avec toute l'Église de choisir parmi eux des hommes qu'ils enverraient à Antioche avec Paul et Barnabé. C'étaient des hommes qui avaient de l'autorité parmi les frères : Jude, appelé aussi Barsabbas, et Silas. Voici ce qu'ils écrivirent de leur main : « Les Apôtres et les Anciens, vos frères, aux frères issus des nations, qui résident à Antioche, en Syrie et en Cilicie, salut ! Attendu que certains des nôtres, comme nous l'avons appris, sont allés, sans aucun mandat de notre part, tenir des

propos qui ont jeté chez vous le trouble et le désarroi, nous avons pris la décision, à l'unanimité, de choisir des hommes que nous envoyons chez vous, avec nos frères bien-aimés Barnabé et Paul (...) Nous vous envoyons donc Jude et Silas, qui vous confirmeront de vive voix ce qui suit : L'Esprit Saint et nous-mêmes avons décidé de ne pas faire peser sur vous d'autres obligations que celles-ci, qui s'imposent : vous abstenir des viandes offertes en sacrifice aux idoles, du sang, des viandes non saignées et des unions illégitimes. Vous agirez bien, si vous vous gardez de tout cela. Bon courage ! » On laissa donc partir les délégués, et ceux-ci descendirent alors à Antioche. Ayant réuni la multitude des disciples, ils remirent la lettre. À sa lecture, tous se réjouirent du réconfort qu'elle apportait. » (Ac 15.1-2,4-15,19-20,22-25,27-31)

Pour éviter la rupture, on a tenu bon sur le fond : la circoncision ne s'impose pas aux chrétiens d'origine païenne (sans quoi nous ne serions pas là aujourd'hui !); mais on a concédé le respect de quelques points particulièrement repoussants dans la culture et la religion juives.

Merveilleuse synodalité, me direz-vous ? Oui, sans doute. Mais n'idéalisons pas, sous peine de sérieuses désillusions à l'avenir. La bataille de la circoncision n'a pas été si simple ! Voici ce que raconte Paul, autour de l'an 50, dans sa lettre aux Galates. Il se réfère probablement à la même période que le récit des Actes des apôtres [Ac. 9 ;22 ;26] :

« J'allais plus loin dans le judaïsme que la plupart de mes frères de race qui avaient mon âge, et, plus que les autres, je défendais avec une ardeur jalouse les traditions de mes pères. Mais Dieu m'avait mis à part dès le sein de ma mère [allusion au récit autobiographique de la vocation de Jérémie (Jr 1.4-5)] ; dans sa grâce, il m'a appelé ; et il a trouvé bon de révéler en moi son Fils [voilà l'événement charismatique du chemin de Damas ; à peu près daté de l'an 35, Jésus étant probablement mort en 30], pour que je l'annonce parmi les nations païennes [c'est impliqué dans son expérience de la relativisation de la Loi de Moïse sur le chemin de Damas]. Aussitôt, sans prendre l'avis de personne, sans même monter à Jérusalem pour y rencontrer ceux qui étaient Apôtres avant moi, je suis parti pour l'Arabie et, de là, je suis retourné à Damas. Puis, trois ans après, je suis monté à Jérusalem pour faire la connaissance de Pierre, et je suis resté quinze jours auprès de lui. Je n'ai vu aucun des autres Apôtres sauf Jacques, le frère du Seigneur (...) Puis, au bout de quatorze ans, je suis de nouveau monté à Jérusalem ; j'étais avec Barnabé, et j'avais aussi emmené Tite. J'y montais à la suite d'une révélation, et j'y ai

exposé l'Évangile que je proclame parmi les nations ; je l'ai exposé en privé, aux personnages les plus importants [tout ne peut pas forcément être discuté d'emblée avec tout le monde ; il est parfois prudent d'y aller progressivement...], car je ne voulais pas risquer de courir ou d'avoir couru pour rien [La mission reçue ne dispense pas d'exercer sa sagesse !]. Eh bien ! Tite, mon compagnon, qui est grec, n'a même pas été obligé de se faire circoncire. Il y avait pourtant les faux frères, ces intrus, qui s'étaient infiltrés comme des espions pour voir quelle liberté nous avons dans le Christ Jésus, leur but étant de nous réduire en esclavage [=soumission à la Loi de Moïse, dont la circoncision] ; mais, pas un seul instant, nous n'avons accepté de nous soumettre à eux, afin de maintenir pour vous la vérité de l'Évangile. Quant à ceux qui étaient tenus pour importants – mais ce qu'ils étaient alors ne compte guère pour moi, car Dieu est impartial envers les personnes –, ces gens importants ne m'ont imposé aucune obligation supplémentaire, mais au contraire, ils ont constaté que l'annonce de l'Évangile m'a été confiée pour les incirconcis (c'est-à-dire les païens), comme elle l'a été à Pierre pour les circoncis (c'est-à-dire les Juifs). En effet, si l'action de Dieu a fait de Pierre l'Apôtre des circoncis, elle a fait de moi l'Apôtre des nations païennes. Ayant reconnu la grâce qui m'a été donnée, Jacques [le traditionaliste, « frère de Jésus », ici nommé avant Pierre !], Pierre et Jean, qui sont considérés comme les colonnes de l'Église, nous ont tendu la main, à moi et à Barnabé, en signe de communion, montrant par là que nous sommes, nous, envoyés aux nations, et eux, aux circoncis. Ils nous ont seulement demandé de nous souvenir des pauvres, ce que j'ai pris grand soin de faire [plus question des viandes issues des sacrifices païens, ni du sang, ni des unions illégitimes...]. Mais quand Pierre est venu à Antioche, je me suis opposé à lui ouvertement, parce qu'il était dans son tort [oui, oui, même le roc de l'Église s'est mis dans son tort. Heureusement qu'il n'était pas monarque !]. En effet, avant l'arrivée de quelques personnes de l'entourage de Jacques [le même traditionaliste, « frère de Jésus »... qui n'est donc pas si clair ! Honni soit qui pense au cardinal Sarah !], Pierre prenait ses repas [au cours desquels on célébrait l'eucharistie, ne l'oublions pas] avec les fidèles d'origine païenne. Mais après leur arrivée, il prit l'habitude de se retirer et de se tenir à l'écart, par crainte de ceux qui étaient d'origine juive. Tous les autres fidèles d'origine juive jouèrent la même comédie que lui, si bien que Barnabé lui-même se laissa entraîner dans ce jeu [dans la tourmente, même Pierre a pu être ébranlé, et même un fidèle de Paul comme Barnabé !...]. Mais quand je vis que ceux-ci ne marchaient pas droit selon la vérité de l'Évangile, je dis à Pierre devant tout le monde : « Si toi qui es

Juif, tu vis à la manière des païens et non des Juifs, pourquoi obliges-tu les païens à suivre les coutumes juives ? » (...) Il n'est pas question pour moi de rejeter la grâce de Dieu. En effet, si c'était par la Loi qu'on devient juste, alors le Christ serait mort pour rien [voilà la racine du discernement de Paul]. » (Ga 1.14-19 ; 2.1-14,21) Il aura fallu la résistance de Paul pour que le cœur de l'Évangile ne soit pas annulé, et donc perdu. La résistance, certes, mais toujours dans le dialogue.

Vous voyez que la démarche synodale n'est pas un long fleuve tranquille. Il ne nous faudrait pas la penser comme un *Sirope Thyphon*, capable de résoudre nos problèmes d'un coup de baguette magique. La confiance de l'Église envers la démarche synodale, notre confiance, n'est ni un simple truc pédagogique, ni une naïveté. Elle est notre réponse à la confiance première du Christ ressuscité envers ces disciples qui viennent de l'abandonner ; et, indirectement, envers tous ceux vers lesquels il les a envoyés : à savoir tous les Hommes, y compris ceux qui l'avaient crucifié. Notre réponse est aussi osée que la confiance qui nous est faite. C'est un véritable acte de foi de notre part dans le regard que notre Dieu porte sur notre humanité brinquebalante. Et par là, un signe de qui est notre Dieu pour nous, les Hommes, et de qui nous sommes pour lui [cf. le responsable PC % Concile].

La sainte Église, pécheresse et repentante

Nous ne le savons que trop, l'Église est loin d'être parfaite. Si on ose la dire "sainte", c'est d'abord en raison des dons de Dieu : la Parole et les sacrements. Mais c'est aussi parce que cette Église reste aimée de Dieu même quand elle pêche... serait-ce gravement. Exactement comme tout Homme, à commencer par ceux qui ont abandonné ou crucifié Jésus. Exactement comme toute l'humanité, tout au long de son parcours chaotique.

Paradoxalement, le fait que notre Église pécheresse puisse malgré tout être appelée "sainte" constitue un signe : non pas un signe illusoire de perfection ; mais un signe de l'amour paradoxal dont l'Homme est aimé, un amour inconditionnel qui finit un jour ou l'autre par scandaliser le petit pharisien qui nous habite ! J'aime bien cette citation de Paul Ricœur : « *Aussi radical que soit le mal, il n'est pas aussi profond que la bonté. Il y a en tout homme une parcelle de bonté à délivrer. La religion n'est pas là pour condamner, c'est une parole qui dit : "Tu vauds mieux que tes actes"*. » [d'après les

mots de Paul Ricœur à Taizé] Énorme bonne nouvelle évangélique, qui n'aura jamais fini de déconcerter...

Mais alors, pourquoi ces repentances de l'Église, parfois imitées par les pouvoirs publics, et qui font polémique ? Comment faire repentance de fautes passées que nous ne pouvons pas avoir commises et où nous ne sommes vraiment pour rien ? L'objection est justifiée. Mais tout dépend de quoi on parle.

Si l'on parle des fautes commises en toute connaissance de cause, effectivement je ne peux faire repentance que de mes propres fautes. Ces fautes ont leur remède dans le sacrement de réconciliation, signe que Dieu ne reprend pas son amour pour moi, quoi qu'il soit arrivé. Bien sûr, si besoin, cette repentance personnelle n'aura de sens qu'accompagnée d'une réparation auprès d'éventuelles victimes.

Mais il y a un autre registre : celui des fautes que l'Église a commises dans le passé sans guère en avoir conscience, alors que, grâce à l'Évangile, elle aurait pu et dû en avoir conscience. Par exemple : les violences commises par l'Église « au nom du pauvre Jésus mort sur la croix », comme dit un artiste nîmois, telles l'Inquisition ou les guerres de religion. Ou encore l'affaire Galilée, quand on a préféré condamner plutôt que de laisser les faits remettre en question ses propres évidences. Il y aurait aussi pas mal à revoir sur la culture du silence de notre sainte Église (cf. envers les victimes de pédocriminalité dans l'Église... cf. Caroline de Monaco... cf. demande de nullité de mariage à VLA en 1988/1989). Vous pouvez en rajouter ! Y mettez-vous l'absence de femmes prêtres ? Pourquoi pas !

Ces aveuglements nous concernent parce que nous sommes les descendants de ceux qui ont commis ces fautes, que nous héritons en bloc de toute cette histoire, et que nous sommes comme eux, imparfaits. Pensons à la généalogie biblique de Jésus en tête de l'évangile de Matthieu. On y trouve Tamar l'incestueuse, Rahab la prostituée, Ruth la païenne, David et Bethsabée les adultères, ainsi que nombre de rois d'Israël infidèles car adeptes de dieux païens et injustes dans leur gouvernance. Sans parler de toutes les infidélités éthiques et religieuses d'Israël, fustigées par les prophètes. Eh bien Jésus ne s'en reconnaît pas moins pleinement Juif ; il accepte d'hériter de tout cela, sans trier, lui qui n'a pourtant aucune complicité personnelle avec le Mal. Son baptême par Jean le Baptiste en est le signe déconcertant. Jésus se fait, sans

réserve, solidaire de son peuple en démarche de conversion et reconnaissant ses péchés, au point de se faire baptiser avec lui. Matthieu met dans la bouche même de Jésus cette étrange justification, adressée au Baptiste qui proteste : "*Laisse faire pour l'instant : car c'est ainsi qu'il nous convient d'accomplir toute justice.*" (Mt 3.15) Cette solidarité dans l'amour avec les pécheurs, accomplissement de toute justice !... Voilà de quoi faire réfléchir.

Pour nous, voir les aveuglements passés de l'Église en face, oser faire la vérité, demander pardon au Seigneur ainsi qu'aux descendants de ceux qui en ont souffert ou même en souffrent encore, ce n'est que justice, aux yeux de Jésus. Pareille solidarité est même pour lui l'accomplissement de toute justice.

N'est-ce pas exactement ce qu'ont fait solidairement nos évêques à Lourdes, à propos des affaires pédocriminelles du passé, voire du présent, qu'ils y aient ou non une responsabilité personnelle ? Sûrs de l'amour indéfectible du Christ, ils pouvaient se reconnaître solidaires d'un peuple pécheur sans désespérer et, si tel était le cas, se reconnaître une certaine complicité. Discrètement, leur geste signifiait leur confiance en cet amour. Peu l'ont perçu clairement, ou même entrevu. Mais l'amour ne fait pas la leçon, il ne se met pas en spectacle. Il se vit, tout simplement.

La condition historique de l'Église

Le Concile a fait preuve d'une grande audace. Il a eu le courage de prendre acte des tâtonnements, des infidélités et des faux pas de l'Église tout au long de son histoire, et il en a tiré les conséquences. Les promesses de Jésus à son Église, l'envoi en mission de ses disciples ne sont pas une garantie automatique de justesse évangélique. Les chemins choisis par l'Église dans telle ou telle situation ne sont pas forcément inscrits dans le ciel ; mais c'est par là que l'œuvre de Dieu acceptera de passer. Comme toujours.

Depuis Abraham jusqu'à Jésus, Dieu n'a jamais été un bienfaiteur : il a toujours laissé son peuple prendre le risque de tracer lui-même son chemin, à la lumière de la Loi de Moïse et des prophètes. Aujourd'hui où nous avons une bonne idée de l'épopée humaine depuis ses origines, nous voyons bien que l'attitude de Dieu envers son peuple est significative de son attitude envers toute l'humanité, qui ne cesse d'être aimée. C'est pareil pour l'Église : à elle de prendre le risque de tracer son chemin, à la lumière de l'Évangile du Christ.

Dieu « fait avec » ce que nous faisons et que nous lui offrons. Tout comme il a « fait avec » les accueils et les rejets de son Fils. Tout comme, symboliquement, il fait son corps et son sang avec le pain et le vin « fruits de la terre et du travail des Hommes » : des Hommes, et non des saints ou des chrétiens.

Voici comment le Concile a formulé les choses : « *L'Église en pèlerinage* [en marche sur cette terre, et non pas arrivée !] *porte dans ses sacrements et ses institutions* [= ce qu'elle a de plus divin, de plus sacré !], *qui relèvent de ce temps, la figure du siècle qui passe ; elle a sa place parmi les créatures* [et non au-dessus d'elles] *qui gémissent présentement encore dans les douleurs de l'enfantement, attendant la manifestation des fils de Dieu* » [LG §48 ;. N'est-il pas osé de dire de l'Église divine ce que Paul dit de la création : « *Elle passe, la figure de ce monde* » (1Co.7.31) ; et encore : « *La création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu. (...) Nous le savons bien, la création tout entière gémit, elle passe par les douleurs d'un enfantement qui dure encore.* »(Rm 8.19,22).

C'est dire que l'Église ne surplombe pas l'histoire des Hommes, comme il lui est arrivé de le penser ou de le pratiquer. Elle y est immergée, elle marche au milieu des Hommes et avec eux, en cherchant sa route, tout comme l'humanité et tout comme, d'une certaine manière, le cosmos et les vivants eux-mêmes. Ces mots célèbres du poète espagnol Antonio Machado expriment fort bien cette marche à tâtons :

Toi qui marches, il n'existe pas
de chemin :

le chemin se fait en marchant...
des chemins sur la mer...
de simples sillages...

*Caminante, no hay camino,
se hace camino al andar...
caminos sobre el mar...
estelas en la mar...*

(Antonio Machado, *Cantares*)

C'est là que nous pouvons nous souvenir, je le redis, que notre Dieu "fait avec" l'œuvre des Hommes telle qu'elle est, de la foi fidèle d'Abraham à l'échec et la Passion de Jésus, en passant l'exil de son peuple à Babylone et par le choix politique du roi païen Cyrus le Grand, qui libère les déportés... Comme nous le disons symboliquement à chaque eucharistie : « *Tu es béni, Dieu de l'univers, toi qui nous donne ce pain/ce vin, fruit de la terre/de la vigne et du travail des Hommes ; ils deviendront pour nous le pain de la vie/le vin du Royaume*

éternel. » Cela ne veut pas dire que rien n'a d'importance, et que nous pouvons faire n'importe quoi ! Cela veut dire que nous pouvons en toute confiance oser nous risquer à créer nos chemins humains, aussi bien que nos chemins d'Église, malgré nos limites et malgré nos complicités avec le Mal. Notre confiance n'est qu'un reflet de celle qui nous est faite par Dieu, et qui est pleinement manifestée en Jésus, le Christ, depuis Bethléem jusqu'au Golgotha etv au matin de Pâques...

Il faut nous sortir de la tête l'image, qui nous habite souvent à notre insu, d'une Église surplombant l'histoire, dominant la mêlée... La confiance en Dieu ne nous dépossède pas de nos responsabilités humaines, y compris en matière de foi, d'Église et de mission.

Une question nouvelle : pour quoi l'Église ?

L'Église sacrement du salut

Schématiquement, du XI^e au XV^e siècles, on voit périodiquement des mouvements de réforme de l'Église au nom d'une fidélité à l'Évangile. Témoins, par exemple, les fondations d'un François d'Assise et d'un Dominique au XIII^e siècle.

Aux XVI^e et XVII^e siècles, il y a eu les horribles guerres de religion... que les religieux ont été bien incapables d'arrêter. C'est le pouvoir royal qui l'a fait. Cela a fait naître une interrogation nouvelle : "Jésus ne peut quand même pas avoir voulu ça ! A-t-il vraiment voulu fonder l'Église ?" Cette problématique a rebondi avec les questions nouvelles posées par l'essor des sciences (cf. l'affaire Galilée et les lectures scientifiques de la bible). Elle est restée centrale jusqu'à la moitié du XX^e siècle, aussi bien dans les objections soulevées par d'autres que dans la réflexion et la recherche des chrétiens.

Aujourd'hui, dans notre contexte de désaffection envers le christianisme, savoir si Jésus a vraiment fondé l'Église est devenu une question interne : elle n'intéresse plus que les chrétiens. De l'extérieur, on s'en fiche pas mal de savoir si c'est Jésus qui a fondé l'Église ou non, et en quel sens il l'a fondée ou non. La question qui se pose et que nous pose la société actuelle est devenue : "Église, que pouvons-nous faire avec toi... que peux-tu faire avec nous... pour améliorer notre vie humaine, au plan personnel ou au plan collectif... pour donner du sens à notre existence ?..." La question actuelle est ainsi devenue : « **A quoi sert l'Église ?** »

Question brûlante et difficile dans notre société occidentale qui vit une mutation culturelle majeure, et qui est en train de s'affranchir de sa matrice judéo-chrétienne - une matrice mâtinée bien sûr d'apports mésopotamiens, grecs, romains et, depuis la Renaissance, d'apports modernes. Question décisive, à mes yeux ; c'est là que se joue essentiellement, chez nous, l'avenir du catholicisme et, plus largement, celui du christianisme. À quoi donc peut servir l'Église au sein de notre humanité, dont chacun peut voir qu'elle ne va pas très bien et que son horizon se charge de lourds nuages ?

Lumen gentium, la constitution du Concile sur l'Église, offre une perspective lumineuse : « L'Église [est], dans le Christ, en quelque sorte le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen, de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain » (LG §1). « L'œuvre de salut de l'Église » (LG 33), sa finalité, ce n'est pas autre chose.

Dire que l'Église est « sacrement du salut », c'est dire qu'en interne comme en externe, l'Église est un symbole, au sens fort du mot : elle fait signe. C'est-à-dire que, par ce qu'elle est, par ce qu'elle vit, par ce qu'elle fait, elle montre en quoi consiste l'œuvre de Dieu parmi les Hommes et, ce faisant, elle la fait exister en tant que telle. Attention ! Elle ne se contente pas de "montrer" passivement l'œuvre de Dieu. Elle la montre en lui apportant une contribution, en la vivant, aussi bien en interne (essentiellement par sa liturgie et ses relations fraternelles) qu'en externe (essentiellement par ses paroles et ses œuvres). C'est en cela qu'elle fait signe.

En quoi consiste cette œuvre de Dieu parmi les Hommes ? Elle n'est rien de moins qu'une œuvre de « salut », et de salut de toute l'humanité. La prétention est assez énorme : on ne "sauve" que ce qui est en perdition, en péril de mort ! Quels sont donc ces biens si précieux et si menacés que leur manque nous conduit à la destruction ? Ce sont, dit le Concile : "*l'union intime avec Dieu*" et "*l'unité de tout le genre humain*". En mots plus actuels, cela pourrait donner : la dimension spirituelle de l'Homme (jusqu'à la découverte de Dieu, Père), et l'union fraternelle de toute l'humanité. Ce qui n'est autre que la mission même de Jésus : « *rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés* », comme le souligne l'évangéliste Jean (cf. Jn 11.52) ; et, comme Jésus le dit lui-même, toujours dans l'évangile de Jean : « *[Père,] la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent* » (Jn 17.3). L'union fraternelle ne va pas sans prise en compte de la dimension spirituelle de l'Homme, et la dimension spirituelle de

l'Homme devient illusoire si elle ne nourrit pas la fraternité [cf. St François - ?- et la tisane au frère malade : "*laisse là ton extase et sers lui sa tisane : le Dieu que tu laisses est moins sûr que celui que tu trouves*"].

Je trouve que cette perspective, au demeurant absolument classique, est d'une criante actualité. Notre monde technocratique, dirigé par l'obsession de la croissance et du profit, engendre une perte de sens, une déshumanisation de l'Homme, des injustices croissantes, une casse du vivant ainsi que de la planète... L'encyclique de François, *Laudato sí*, avec son concept d'écologie intégrale, est, à mes yeux, une pure merveille.

Un brin d'humour. Voici une boutade, digne de son auteur : "*la finance – pas l'argent ! la finance-* est la crotte du diable" a dit François publiquement.

À nous de chercher à servir cette double dimension de l'œuvre de Dieu, en Église et en société, personnellement et ensemble, selon nos charismes propres et selon les circonstances. Il y a du boulot !

L'AVENIR DU CATHOLICISME

SIF 29-11-2021

Tout d'abord, la question posée de l'avenir du catholicisme... me pose question. Parce que la question essentielle qui se pose aujourd'hui me semble être celle de **l'avenir du christianisme lui-même**, et pas seulement celle du catholicisme.

En effet, l'avenir du catholicisme, comme de tout le christianisme, me semble très lié à l'avenir de la culture que le judéo-christianisme a induite – en interaction, bien sûr, avec les grandes cultures de l'Antiquité : Mésopotamie, Grèce, Rome...en interaction aussi avec la modernité et ses suites depuis la Renaissance -. Cet ensemble a constitué, au fil des siècles, la matrice de notre culture occidentale, laquelle est en train de se déliter sous nos yeux, et de se désintégrer.

J'évoque succinctement la chose :

- Nous voyons un émiettement de la société et des solidarités, facilité par un individualisme forcené... ce qui est une perversion du sens de la personne et de sa liberté, qui incluait autrefois les relations de la personne. La sociologie note que les strates sociales classiques se diluent et qu'on se regroupe plutôt selon d'autres critères d'appartenance qui forment autant de bulles : campagnes en manque de services publics... banlieues paupérisées... femmes dévalorisées... minorités déclassées...
- Nous voyons à l'œuvre le culte de l'argent, qui se vit comme une finalité et qui instrumentalise l'humain ainsi que son environnement, au lieu de les servir. Ce n'est pas seulement un « péché mignon » de l'Homme, mais un système, un système économique-financier planétaire. Et il déshumanise l'Homme.
- Nous voyons s'étendre l'antispécisme qui ravale l'Homme au rang des animaux.
- Nous voyons s'insinuer le "genre" qui, en sa version dure, refuse les limites inhérentes à la condition humaine : c'est à moi de choisir mon genre, quelle que soit mon anatomie ; le masculin et le féminin sont des constructions culturelles (ce qui est largement vrai !), donc j'en fais ce que je veux (ce qui est une autre question !). Forme nouvelle, me semble-t-il, de la démesure si décriée par les Grecs, et semblablement dénoncée

dans le célèbre mythe de la Tour de Babel (Genèse 11). La recherche et la promesse du gène de l'immortalité me semble du même acabit. De multiples rêves de toute-puissance ont le vent en poupe.

- Banalisation en cours de l'euthanasie... de la GPA... de la marchandisation du corps humain... de la manipulation du génome humain... de l'Homme augmenté etc. etc.

Aujourd'hui, l'avenir du christianisme, dont le catholicisme, me semble effectivement assez compromis, du moins quant au nombre. Cependant **la question de l'avenir de l'Évangile** est encore autre chose. Il garde plutôt une bonne image aux yeux de beaucoup, même s'ils le connaissent finalement assez peu. L'Évangile et Jésus gardent une sonorité humaine qui trouve souvent un écho ; un écho facilement perçu comme en distance, voire en opposition, par rapport à l'institution Église.

Dans ce contexte global, je ferais volontiers quelques remarques, qui me semblent importantes pour l'Église catholique, et valoir aussi pour les autres Églises chrétiennes dans leur diversité.

Schématiquement, du XI^e au XV^e siècles, on voit périodiquement des mouvements de réforme de l'Église au nom d'une fidélité à l'Évangile. Témoins, par exemple, les créations d'un François d'Assise et d'un Dominique au XIII^e siècle.

Aux XVI^e et XVII^e siècles, il y a eu les horribles guerres de religion... que les religieux ont été incapables d'arrêter. C'est le pouvoir royal qui l'a fait. Cela a fait naître une interrogation nouvelle : "Jésus ne peut quand même pas avoir voulu ça ! A-t-il vraiment voulu fonder l'Église ?" Cette problématique est restée centrale jusqu'à la moitié du XX^e siècle, dans la réflexion et la recherche des chrétiens comme dans les objections soulevées par d'autres.

Aujourd'hui, dans le contexte de désintégration culturelle qui est le notre, savoir si Jésus a vraiment fondé l'Église est une question qui n'intéresse plus que les chrétiens, une question interne. De l'extérieur, on s'en fiche pas mal de savoir si c'est Jésus qui a fondé l'Église ou non, et en quel sens il l'a fondée ou non. La question que pose la société actuelle est devenue : "Église, que pouvons-nous faire avec toi... que peux-tu faire avec nous... pour améliorer notre vie

humaine, au plan personnel et même au plan collectif... pour donner du sens à notre existence ?..." La question actuelle est ainsi devenue : « **A quoi sert l'Église ?** »

Question brûlante et difficile dans notre société occidentale qui vit une mutation culturelle majeure, et qui est en train de s'éloigner de sa matrice judéo-chrétienne. Question décisive, à mes yeux ; c'est là que se joue largement, chez nous, l'avenir du christianisme, et en particulier celui du catholicisme. La question est située, essayons de l'honorer.

Quand quelque chose s'écroule, il est plus facile de voir des dangers que de discerner ce qui est en train de naître. Beaucoup d'inquiétudes se manifestent autour de la chute vertigineuse du catholicisme en particulier et du christianisme en général. Seul le courant dit "évangélique", assez conquérant, semble avoir le vent en poupe.

Alors je pense à la tension célèbre entre le moine Cassien et le laïc Salvien, à Marseille, au V^e siècle. La pénétration progressive des Barbares fait vaciller l'empire romain et sa culture. "Tout est fichu ! pensait Cassien ; Dieu seul peut nous tirer d'affaire, notre seul recours est de prier." Salvien, lui, connaissait pas mal de ces Barbares, il trouvait chez eux pas mal de choses intéressantes. Au lieu de désespérer, il se disait : "Passons aux Barbares", construisons avec eux.

Il n'est certainement pas si mauvais qu'il puisse exister des Cassien, aujourd'hui. Par leur attitude ils peuvent rappeler la dimension profonde, transcendante, spirituelle si l'on veut, de l'Homme. Mais pour vivre l'aujourd'hui, pour vivre la mutation culturelle de notre époque, c'est vers Salvien que je choisis de me tourner résolument. Pourquoi risquer de s'enfermer dans le jugement négatif et dans la peur, serait-ce sous prétexte que l'avenir du christianisme, dont le catholicisme, paraît compromis ?

Nos contemporains sont-ils très largement allergiques à la "langue de bois" qu'ils perçoivent généralement dans le discours classique de l'Église ? Et quand ils n'y sont pas allergiques, y sont-ils largement indifférents, comme je le constate tous les jours... y compris chez moi, assez souvent ? Qu'à cela ne tienne ! À nous de sortir de cette "langue de bois", certes nourrie de la recherche millénaire de l'Église à partir de nos sources, mais devenue fade pour nous

aussi, chrétiens du XXI^e siècle, baignant dans la même mutation culturelle que tout le monde et entrant dans une culture inédite dont les traits ne se dessinent que peu à peu. C'est à nous de **revenir à l'expérience source** du christianisme, à nous de chercher par quel biais la rendre audible, signifiante pour nos contemporains.

Si nous nous contentons de répéter les résultats du passé comme des perroquets, notre parole ennuie, elle reste "morte". Je résume la chose dans le propos suivant : si tu te contentes de dire que Jésus est ressuscité, tu sais ce que pensent les gens ?... Non ?... C'est très simple. Ils pensent : "Jésus est ressuscité ? Eh bien on est contents pour lui !"

Je vais concrétiser mon propos en vous racontant, à ma manière, quelque chose que nous connaissons tous, plus ou moins. J'espère vous montrer par là ce que je veux dire par "revenir aux sources"... fonder pourquoi je me tourne résolument vers Salvien... et pourquoi, même si le catholicisme et le christianisme venaient à s'effondrer, je pense qu'ils garderaient un avenir, bien que la mer semble annoncer une jolie tempête !

° **Quel était le but de Jésus ?** "Rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés" (*Jn 11.52*). Autrement dit, réaliser une unité fraternelle entre tous les humains. Et en même temps, bien sûr, les ouvrir à une union profonde avec Dieu. Étant entendu que, sans cette communion fraternelle, l'union prétendue avec Dieu serait un leurre (*cf. Mt 7.21-23*).

Le christianisme n'est pas une religion. C'est une "foi", c'est-à-dire une confiance en Quelqu'un : Jésus, Christ. Bien sûr, cette confiance assume la dimension transcendante, verticale, de l'Homme et de sa relation au divin ; une dimension qui ne peut s'exprimer que symboliquement, ce qui est le propre du religieux. Le christianisme, qui n'est pas une religion, assume la dimension religieuse de l'Homme.

° Réaliser une "communion fraternelle" entre les Hommes, c'est ce qu'en Israël, aucun roi, aucun prophète, aucun grand prêtre n'a jamais réussi. Or comment Jésus finit-il ?... Dans un échec radical : rejeté par les dirigeants de son peuple, abandonné de ses amis, compté pour rien par l'autorité romaine à condition qu'il n'y ait pas de vagues, devant un peuple passif ou manipulé...

Jésus finit seul, sur une croix méprisable, et dans un tombeau. Je nous souhaite à tous une réussite un peu plus éclatante que la sienne !

Or les chrétiens disent depuis toujours que Jésus sauve les Hommes par sa mort (et sa résurrection). Pourquoi donc ? Qu'y a-t-il de "sauveur" dans la mort infamante de cet homme ? Et de "sauveur" pour tout Homme, qui plus est.

Ne me parlez pas du *Minuit Chrétiens* de Noël. Il est bien connu que Dieu est un grand sadique, qu'il a envoyé son Fils pour le faire mourir sur une croix et calmer sa colère. D'ailleurs, la chance de sa vie n'est-elle pas d'être tombé sur un fils maso ?!... Alors ? Il risque sa vie, certes. Et il la perd. Par amour. Oui. Mais qu'y a-t-il là de "sauveur" ? J'ai longtemps cherché, et j'ai fini par trouver un éclairage lumineux chez le Père Jacques GUILLET, sj, spécialiste des études d'évangiles et vrai spirituel.

Les récits évangéliques de la Passion de Jésus sont très sobres. Ils montrent ce qui se passe, sans pathos ni explication. Et Jacques GUILLET remarque un trait, assez stupéfiant quand on y pense : Jésus, en plein échec, meurt sans le moindre mot de reproche, ni même de regret, envers qui que ce soit : ses amis en débandade, les responsables Juifs qui lui ont fait un procès politico-religieux, les Romains plus soucieux du "pas de vague" que de justice, le peuple qui se laisse manipuler, ou qui n'ose rien dire, ou qui s'en fiche. Quant au « *Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* », ce n'est pas un reproche ; c'est la prière du juste persécuté, alors que tout réussit à tant de fieffés voyous, et qui ne comprend plus ; c'est une question et un appel, pas un rejet ni même un reproche. Avec finesse, et non sans humour, le P. GUILLET note qu'il nous faut en subir beaucoup moins pour en avoir beaucoup plus, des reproches et des regrets...

Si même Jésus échoue à réaliser cette unité fraternelle entre les humains, tellement espérée, alors il n'y a plus d'espoir sur la terre des Hommes. C'est le triomphe radical de toutes les forces du Mal. « *Les ténèbres s'étendirent sur toute la terre* », notent les évangiles synoptiques (*Mt 27.43 ; Mc 15.33 ; Lc 23.43*) de manière symbolique. Les Hommes semblent vraiment voués à vivre un enfer.

Or, au moment même où toutes les forces obscures qui ravagent l'humanité tiennent leur triomphe, apparemment définitif, elles viennent en réalité de se casser les dents, comme on dit. Rien, pas même cet échec majeur, rien n'a pu couper le lien entre Jésus, cet homme, et ses frères humains ; entre Jésus, cet homme, et Dieu. La voilà, cette alliance nouvelle et incassable

(‘éternelle’), annoncée entre autres par les prophètes Jérémie (*cf. Jr 31.31-34*) et Ézéchiel (*cf. Ez 36.24-28*)... Mais qui le percevait, sur le moment ?...

Et voici qu’au matin de Pâques, stupéfaction ! Jésus est là. Ses amis n’ont pas philosophé sur la résurrection. Stupéfaits, ils découvraient que Dieu confirmait l’invraisemblable amour fidèle vécu par Jésus en lui faisant traverser même l’échec et la mort. Cela changeait tout. Avec Jésus, avec Dieu, la vie et l’amour pouvaient traverser même l’échec et la mort. Une lumière nouvelle, inédite, venait éclairer l’histoire humaine. En plus, Jésus n’avait aucun compte à régler avec eux. Il était là, tout simplement. Avec eux. Il leur confiait la suite de sa tâche, de sa mission. À eux, si lourdauds... Ils en ont été tellement bouleversés qu’ils ont voulu le faire savoir à tout le monde.

S’il en est bien ainsi, alors c’est la source et le fondement d’une confiance, d’une espérance extraordinaires, surtout dans notre monde mouvant, inquiétant, sur lequel de lourds nuages menaçants s’amoncellent. S’il en est bien ainsi, comment le christianisme pourrait-il mourir ? Il est porteur de quelque chose de vital pour tout Homme. Et je me dis que, même s’il venait à mourir, comme Jésus, il nous appartiendrait de garder au cœur la confiance et l’amour qui l’animaient : envers et contre tout. Quoi qu’il puisse arriver, il y a encore de quoi aimer les Hommes, même quand ils sont horribles ou pitoyables... il y a encore de quoi ne pas désespérer et garder confiance. C’est cela, je crois, qui est sauveur et qui donne du sens à toute existence humaine, de façon universelle dans l’espace et dans le temps.

Aussi je ne crois pas que l’avenir du christianisme soit dans un retour vers un passé mythique, qui, en fait, n’a jamais été parfait. Je ne crois guère à un recentrage sur le religieux. Il n’y a rien de plus dangereux que le religieux laissé à lui-même. Il peut nourrir les pires horreurs. Guerres de religion, fanatismes meurtriers le disent avec éloquence... tout comme la condamnation de Jésus par les chefs, très religieux, de son peuple. Malgré ses succès, je me méfie du recours à l’affectif, très présent chez les "évangéliques", et parfois chez les charismatiques. Il est si facile, alors, de se retrancher dans sa bulle en se désintéressant des grandes questions du monde, si facile de se laisser utiliser politiquement...

Pour moi, l’avenir du christianisme – et donc du catholicisme – réside dans cet amour déraisonnable du Christ pour tous, même ses ennemis. Un amour à la fois intériorisé et concrétisé dans une manière de vivre. Faire sien, peu à

peu, cet amour déraisonnable est évidemment un combat, un combat spirituel, coûteux en même temps que magnifique et dynamisant.

En annexe, en quelque sorte, j'ajouterai que, s'agissant du catholicisme, - outre ce besoin de renouveler son discours en se replongeant dans ses sources- il me semble avoir grand besoin de mettre sur pied un pouvoir vraiment collégial, et, à mon sens, de ne plus réserver l'ordination des prêtres aux seuls hommes. Ne suis-je pas aussi à l'aise avec les « pastourelles » qu'avec les pasteurs ?!...